

HISTOIRE DE LOUP

Un sourire éclairait, ce soir-là, le visage tranquille de Jeanne Valier, la fermière de Cervilly.

J'ai le temps, pensait-elle tout en vaquant avec sa fille aux apprêts du repas. Aujourd'hui samedi, les hommes finiront tard leur "at-telée". Prépare-moi les pommes de terre, Marguerite !

La nuit tombait. Un bruit de ferraille annonça bientôt le retour de la faucheuse ; Louis, l'aîné des fils, conduisait la pesante machine.

Pierre Valier, le fermier, ne tarda pas à rentrer lui-même avec la dernière voiture. Celle-ci débordait de fourrage : on la déposa seulement dans la grange sans la décharger. Il faisait trop sombre. Ce serait pour le lundi suivant.

Et, tandis que Gustave, le domestique, emmenait les chevaux à l'écurie, Valier, Louis et les tout petits qui, vaillamment, avaient bottelé, amassé, râtelé tout le jour derrière leur grand frère, répétaient l'un après l'autre en rentrant pour décaler leurs lourds souliers :

"Maman Jeanne, l'attrape, est-ce pour ce soir ?"

— Chut ! dit-elle. Gustave, en effet, poussait la porte à son tour. Il s'assit sans mot dire au bout du banc, le long de la table où fumait déjà la soupe.

C'était un bon garçon, d'une (robustesse) d'athlète, et dont l'intelligence sans être prompte, n'avait point perdu toute finesse champenoise. Parfois, quand les enfants le bousculaient un peu de leurs taquineries d'espiègles, il regardait en dessous, avec un sourire, ses énormes mains, heureux de se sentir quand même si fort ! C'était sa manière d'avoir de l'esprit.

Le père coupa le pain en larges tranches, dont les miettes volèrent sous les dents de ces affamés. Jeanne Valier servait rapidement.

"Tu vas voir ! souffla-t-elle en sourdine à son mari, au milieu de ses allées et venues. Mais le maître veillait sans sourciller à ce que le pain ni la pittance ne manquassent point à Gustave. Peu de paroles ! on était las. Jusqu'à ce qu'enfin le domestique eut, d'un trait, vidé son verre, fermé et remis en poche son couteau.

C'est la manière antique et solennelle de montrer là-bas qu'on ne veut plus manger ni boire. La compagnie a ses protocoles rigoureux comme le monde et les cours !

Ne pas verser à nouveau le cidre ou le vin à l'hôte qui a laissé comme une invite, au fond de son verre la dernière gorgée, serait d'un maître avare ou distrair. Pour tout au monde, Gustave n'aurait pas rouvert son couteau une fois fermé ! Aussi, un sourire courut-il autour de la table, au geste tradition nel du garçon de ferme.

C'était justement cette vieille habitude qui souvent excitait la verve maligne de Mme Valier. Elle était de la Brie, où l'usage est moins suivi. Et elle s'ingéniait à tourmenter le pauvre Gustave sur ce chapitre. Peine perdue ! Le gars avait les idées solides comme les muscles.

Le matin pourtant, la fermière avait annoncé aux enfants que bon gré mal gré, Gustave déploierait ce jour-là sa lame. On avait parié. Cette joute prenait les proportions d'un événement de famille.

Aussitôt donc que l'homme eut irdiqué, grâce à l'ordinaire cérémonial, qu'il avait "fini", la fermière se leva :

"Suis-je bête ! dit elle. Figurez-vous, mon pauvre Gustave, que j'ai oublié notre dessert. Il va falloir retirer votre outil."

Elle fut à la maie et revint avec une pleine soupière. Jeanne Valier connaissait son monde : c'était une salade de pommes de terre.

Gustave se montra d'abord héroïque. Sans chercher à dissimuler sa consternation, hochait la tête et resta raide devant l'assiette que, sournoisement, on lui poussait.

"Prendre mon couteau pour

manger, songeait-il obstinément, non, jamais ! Si pourtant je pouvais le retirer un tant soit peu, pour autre chose ?..."

Sa conscience faiblissait. La musique que faisait autour de lui les machoires l'agaçait visiblement. Sa caboche matoise de Champenois travaillait à la sourdine. Il prit à brûler (pour point) la parole :

"Croiriez-vous, dit-il d'une voix préoccupée, qu'un soir comme aujourd'hui, samedi, il y a dix ans, quand j'étais chez Grassin... l'on avait justement mangé des pommes de terre en salade."

— Ah ! fit Valier surpris du début. — Et elles étaient bonnes ? demanda Mme Valier qui sentait mordre à son appéau.

Oh ! oui ! dit Gustave. Je m'en retournerais donc tranquillement chez mon père, par les hauts. Tout d'un coup, près des bois l'oncle Valier — vous savez ? — J'entends comme un grognement : Rrron ! et je vois deux yeux qui reluisaient sous un buisson d'ambépine. C'était un loup.

— Oh ! firent les enfants en suspendant leur bouchées. — Et, dit Valier, qu'est-ce que vous avez fait ?

Ce fut au tour de Gustave de sourire en dessous : ses moustaches brèves s'épatèrent sur sa large face. Il avait trouvé !

"Moi, dit-il, je marche droit au loup. Je mets la main à la poche. Il la mettait en même temps, mimant son histoire.

"Je prends mon couteau." Il le prit. "Je l'ouvre."

Il l'ouvrit. "Et je saigne mon loup d'un seul coup... comme ça ! Vlan !"

Il éventrait du même coup la miché posée sur la table. Tranquillement, placidement, il se mit ensuite à manger, et le tartarin sur l'immense tranche de pain qu'il s'était ainsi coupée, les fameuses pommes de terre en salade.

"Voilà ! déclara-t-il, la bouche pleine et le cœur satisfait." La table éclata de rire.

"Son couteau, il a rouvert son couteau ! s'exclamèrent les enfants. — J'ai gagné," dit Mme Valier.

Gustave feignit de les regarder avec surprise ; mais sa joie était trop grosse pour se dissimuler longtemps :

"C'est égal, dit-il triomphant, on ne pourra pas dire que je l'ai rouvert pour les pommes de terre. Il m'est venu dans les doigts en contant mon histoire.

Sans quoi... — C'est vrai, dit Valier en riant, et tu as perdu, Jeanne : tu vas pour la peine, nous payer la goutte.

Et Jeanne de bon cœur, s'en fut chercher la bouteille.

ROGER DUGUET.

Le ministre des Travaux publics recevra jusqu'à 4.00 p. m., des soumissions pour la reconstruction et les réparations au quai à Gardon's Point Comté de Prince, I. P. E. lesquelles soumission devront être cachetées, adressées au soussigné, et porter sur leur enveloppe, en sus de l'adresse, les mots :

"Soumission pour la reconstruction et les réparations au quai de Gardon's Point, I. P. E."

On peut consulter les plans, devis, les formules de contrat et se procurer des formules de soumission au ministère des Travaux publics, à Ottawa, aux bureaux de Jas. B. Hagan ingénieur de district. Charlottetown, I. P. E., et du maître de poste à Cascumpec, I. P. E.

Les soumissionnaires ne doivent pas oublier qu'on ne tiendra compte que des soumissions faites sur les formules imprimées fournies, dûment libellées, signées de la main des concurrents, avec désignation de la nature de leurs occupations, et du lieu de leurs résidences ; s'il s'agit de sociétés, chaque associé devra signer de sa main la soumission et y inscrire la désignation précitée.

Un chèque égal à dix pour cent (10%) du montant de la soumission fait à l'ordre de l'honorable ministre des Travaux publics et accepté par une banque à charte devra accompagner chaque soumission. Ce chèque sera confisqué si l'entrepreneur dont la soumission aura été acceptée refuse de signer le contrat d'entreprise ou n'exécute pas intégralement ce contrat.

Les chèques dont on aura accompagné les soumissions qui n'auront pas été acceptées seront remis.

Le ministère n'est engagé à accepter ni la plus basse ni aucune des soumissions.

Par ordre, R. C. EESROCHERS, Secrétaire.

Ministère des Travaux Publics, Ottawa

N. B.—Le ministère ne reconnaîtra aucune note pour la publication de l'avis ci-dessus, lorsqu'il n'aura pas expressément autorisé cette publication.

UN SAGE MINISTRE

Le cheval favori de l'empereur Tse étant mort de négligence d'un paie-frenier, l'empereur en colère voulut percer cet officier de son épée. Le mandrine Yen Tse para le coup en disant.

— Seigneur, cet homme est incertain du crime pour lequel il doit mourir.

Eh bien ! fais-le lui connaître. — Ecoute scélérat dit le ministre les crimes que tu as commis.

D'abord tu as laissé mourir un cheval que ton maître avait confié à tes soins ensuite tu es cause que notre prince et entré dans une telle colère qu'il a voulu te tuer de sa main ; enfin tu es cause qu'il a été sur le point de se déshonorer aux yeux de tout le monde en tuant un homme pour un cheval !

— Qu'on le laisse aller dit aussitôt l'empereur.

LA TELEGRAPHIE SANS FIL

On écrit de Paris : Deux succès importants viennent d'être remportés en France par le service militaire de la télégraphie sans fil.

On sait l'intérêt qui s'attache à ce que les avions, particulièrement ceux qui sont montés par des officiers, puissent envoyer, par T. S. F., comme on dit maintenant à Paris, des renseignements sur ce qu'ils découvrent.

Après quelques essais seulement, les officiers spécialistes de T. S. F. viennent d'arriver à des résultats absolument remarquables.

Partis de Saint-Cyr sur un aéroplane muni d'appareils de T. S. F., spécialement créés pour cet objet, le sous-lieutenant Ménard, le pilote bien connu, et le capitaine du génie Brenot, ont évolué au-dessus de la région de Rambouillet. Ils ont pu, sans aucune difficulté en restant à une altitude de 500 mètres et à une distance moyenne de 50 kilomètres de la tour Eiffel, envoyer à ce dernier poste, un radio télégramme qui, aussitôt reçu, a été transmis au ministère de la guerre.

Les appareils de T. S. F. qui ont permis d'obtenir ce remarquable résultat, dus à la collaboration du commandant Ferrier et du capitaine Brenot, étaient installés à bord d'un biplan. Ils pèsent, tout compris, 21 kilos seulement. L'étincelle qui donne aux ondes est produite par une magnéto actionnée par le moteur de l'aéroplane et un dispositif permet d'enrouler et de dérouler, à volonté dans les airs, l'antenne en fil d'acier.

Ce résultat obtenu après deux ou trois expériences seulement, peut être considéré comme décisif et ouvre dans cette voie les plus belles espérances.

On sait qu'en outre, des postes de T. S. F. mobiles qui, dès 1907,

ont accompagné nos colonnes au Maroc on avait envoyé récemment, à Fez, un poste de moyenne puissance. Ce poste a été installé et depuis quelques jours, fait des essais de communication avec Oran. De sortes que l'on peut aujourd'hui causer par T. S. F. de la tour Eiffel à Fez, avec le seul relai d'Oran.

D'autre part, un poste mobile existait depuis ce printemps sur la Moulouya, à Taourirt ; on a installé, en ce point fixe de moyenne puissance, qui entrera en fonctionnement en août et aura à Fez des communications très sûres : le câble jusqu'à Oran, le fil d'Oran à Taourirt et la T. S. F. de Taourirt à Fez constitue une seconde voie directe.

Cette seconde voie, moins rapide que la première, est plus sûre par le temps orageux, les postes assez voisins de Fez et Tourist pouvant assurer dans de meilleures conditions les communications.

Jusqu'à maintenant les télégrammes destinés au général Moïnier de vaient aller par câble jusqu'à Tangé par Oran ; puis, à Oran, emprunter le poste de S. F. chérifien, qui le passait à un navire en rade Casablanca Mchtya ou Rabat. Ce poste chérifien ouvert au trafic commercial, ne consacrant qu'un petit nombre d'heure par jour aux télégrammes officiels ceux-ci éprouvaient parfois des retards fâcheux. Dès maintenant, la plupart des télégrammes adressés au commandant du corps de débarquement et ne concernant pas la marine prendront la voie Oran-Fez-Méquine etc., par postes successifs de T. S. F.

Ce résultat font le plus grand honneur aux officiers du génie, le capitaine Appiano, à Taourirt, le lieutenant Viellard, à Fez, qui ont installé les postes nouveaux dans des conditions de difficultés réelles et au prix d'efforts considérables.

UNE CURE MACABRE

On apprend de Saint Louis (Missouri) que des gens bien intentionnés du comté Madison ont imaginé un nouveau moyen de débarrasser les alcooliques du pays de leur amour immodéré pour les petits verres. L'expérience macabre qu'ils ont tentée sur plusieurs "sujets", affirment les gens de New Douglas, a pleinement réussi et a ramené dans les sentiers de la vertu plusieurs ivrognes réputés de cette localité.

La cure merveilleuse, sortie comme un éclair de la tête d'un homme désormais illustre dans le comté Madison, s'appelle la "cure du cimentière" Voici en quoi elle consiste. Quelques heures avant le lever du soleil aïors qu'une lueur blafarde donne à la nature un aspect fantastique, les "sujets", préparés d'avance par des paroles où l'image de la mort leur est savamment imposée, sont amenés au cimetière. Suivant un rite établi par les nouveaux apôtres de la "cure du cimentière" nos alcooliques, ainsi que des martyrs, sont conduits de force sur les tombes. Les uns sont attachés par des cordes solides aux monuments funèbres, les autres sont étendus sur les tombes qui, à travers les ans, sont affaïssées en formant ainsi une excavation de la grandeur d'un cercueil. Jusqu'à l'aube les nouveaux martyrs de Bacchus se voient amenés à méditer, au son des voix sombres et menaçantes de leurs bourreaux évangélistes, sur la sinistre grandeur de la mort et la fragilité... des verres de liqueurs d'ici bas.

Le nombre des voyages nocturnes au cimetière est naturellement proportionné à la quantité d'alcool qu'absorbait le "cher malade" au temps regretté de ses longues visites au bar favori.

LE FEU ABORD DU "JOHN-SYLVESTER"

New York 23 août.—Le bateau "John-Sylvester" faisant le service entre New-York et Coney Island se trouvait hier après-midi à l'entrée

de la baie, en face de Fort Hamilton, quand un incendie éclata dans la chambre de chauffe.

Le capitaine du "John-Sylvester" qui avait plusieurs centaines de passagers à bord, demanda aussitôt l'assistance des bateaux qui circulaient à proximité et ordonna que le "John-Sylvester" soit dirigé en toute hâte vers le dock de Fort Lafayette.

La foule des passagers s'étant malheureusement rendue compte que le feu s'était déclaré à bord, la situation devint critique. Une panique se produisit et il fallut toute l'énergie des hommes d'équipage et de ceux qui gardaient leur sang-froid pour empêcher des femmes de sauter par dessus bord.

Mais bientôt le bateau accosta et les passagers, dans le plus complet désordre, se précipitèrent sur la terre ferme.

Pendant ce temps quelques hommes de l'équipage avaient réussi à éteindre les flammes, et à peine le débarquement était-il terminé que le capitaine du "John-Sylvester" avertissait les passagers que l'incendie était éteint et que le bateau allait continuer sa route vers Coney Island. Quelques personnes remontèrent à bord et les autres, qu'on n'avait pu rassurer, préférèrent se rendre à Coney Island par voie de terre.



MAIL CONTRACT

SEALED TENDERS, addressed to the Postmaster General, will be received at Ottawa until Noon, on Friday, the 15th September, 1911 for the conveyance of His Majesty's Mails, on a proposed Contract for four years, six times per week each way, between Cavendish & Hunter River and Hunter's River & Rustico Rural Delivery) from the Postmaster General's pleasure.

Printed notices containing further information as to conditions of proposed Contract may be seen and blank forms of Tender may be obtained at the Post Offices of Cavendish, Hunter's River, Rustico & route offices and at the office of the Post Office Inspector, Post office inspector's office, Ch'town, 2nd, Aug 1911.

JOHN F WHEAR, Post Office Inspector.



MONTRES

WALTHAM ET

REGINA.

DE TOUTES GRANDEUR ET DE TOUS PRIX. CHAQUE MONTRE GARANTIE

Annexes de toutes sortes et faits sur commande, avec Initial ou Embleme, en Or ou Argent.

E. W. TAYLOR, BIJOUTIER ET OPTICIEN Charlottetown.

COMMENT LES MÈRES DOIVENT ELEVER LEURS FILS

Les anciens enlevaient le garçon de sept ans à sa mère pour le remettre aux mains des pédagogues chargés de lui enseigner "ce qu'il devait savoir étant homme". Il y eut pourtant des femmes romaines qui se révélèrent capables d'élever des citoyens, et il ne paraît pas que les Grecques aient été efféminées par leur mère. Dans toute société où la femme est morale, inférieure, il est prudent de s'en tenir à sa tutelle l'homme qu'elle abaisserait jusqu'à son niveau qu'elle formerait à son image. Mais si l'éducation la prépare à devenir une intelligente éducatrice, pourquoi négligerait-on son concours ?

Il faut avouer que trop de femmes contemporaines, l'esprit enlaidi de préjugés et rétréci dans l'étroitesse du foyer bien clos, sont incapables aux vues générales et ramènent toutes leurs idées à une conception prudente et mesquine du bonheur, du devoir, de la famille. L'intérêt de leur égoïsme maternel, l'intérêt du petit groupe dont elles sont le centre primant, à leurs yeux, l'intérêt individuel de l'enfant. Elles voudraient, par un maladroit sentiment de sollicitude, épargner à leurs fils l'effort de se faire une vie et elles leur présentent une vie toute faite, sur le modèle commode et banal qui leur paraît offrir des garanties de sécurité. Leur rêve va aux "positions" modestes et sûres, aux "salaires fixes" qui représentent un minimum de risques et un maximum de routine, délicieux oreiller où l'énergie et l'initiative de l'homme s'endorment jusqu'à la mort.

Presque toujours, ces vocations de fonctionnaires sont l'œuvre de timides et tendres mamans. Eminentement conservatrices, elles possèdent l'instinct de préservation donné par la nature à celle qui perpétue la race sous la protection des hommes. C'est l'enceinte de la maison et de la cité ; et elles opposent cet instinct, leur instinct, à la loi de la destinée virile, loi de lutte, de conquête et d'effort. Elles inoculent à leurs fils leur prudence de ménagères, leur pessimisme

LA MODE DE PARIS



Un des derniers chapeaux.

mité de créatures faibles, leur sentimentalité de cratures affectives, leurs défauts qui chez l'homme deviennent des vices, leurs vertus qui deviennent des défauts. La mondaine frivole et dissipée produira le joli jeune homme des salons, le snob bien cravaté, coquet et flâneur. La femme sensible et tendre formera, à son image, un doux rêveur, non plus tendre, mais d'une nervosité morbide, non plus sensible, mais sensiblerd. La sage bourgeoise reflétera dans l'honnête et médiocre petit employé. Fuyez, avec les meilleures intentions du monde, au nom des sentiments les plus sacrés, auront tué l'homme dans leur fils.

Il faut convaincre ces mères qu'elles doivent élever leurs garçons pour eux et non pour elles. Il faut leur préciser, leur prouver l'échec inévitable de leurs petites ambitions, leur montrer l'encombrement des "situations stères", la misère du fonctionnaire et des carrières libérales ; il faut les persuader que le but de l'éducation n'est pas de faire des employés de ministère, des bureaucrates, voire des avocats et des médecins — mais des hommes.

Sans jeter nos fils à tous les coins du monde, il faut les rendre capables d'y aller et d'y subsister. Avec une instruction pratique, un cerveau sain, des muscles robustes et pas les sots préjugés, un homme doit pouvoir se tirer d'affaire. L'éducation maternelle est criminelle quand elle retire à l'enfant mâle l'énergie, la volonté, la promptitude de la décision, verus viriles.

Vous qui me lisez, jeune madame dont le bébé n'aspire pas encore à l'honneur de la première culotte ; vous qui le trouvez si beau, si admirable, si intelligent, vous qui pensez déjà à son avenir, sauvez-le de la mécanique administrative, n'en faites pas un automate modèle, un bon jeune homme docile, empoté, timoré, un peu ridicule, presque sûrement inutile et malheureux. Ne lui demandez pas d'avoir du génie ; ne souhaitez pas qu'il apparaisse à dix ans comme un prodige ; n'ayez pas surtout la superstition des carrières libérales. Que votre fils soit un homme intelligent, résolu et courageux ; qu'il soit ambitieux — cela ne signifie pas arriviste — cela ne signifie pas la noblesse de l'effort ; inspirez-lui l'horreur des servitudes et tâchez qu'il ne rêve pas trop "à la chaleur du sein". Il n'en sera que meilleur et plus heureux, et vous plus respectée et mieux aimée.

MCQUARRIE & ARSENAULT

AVOCATS, NOTAIRES PUBLICS, ETC.

SUMMERSIDE, P. E. I.

Argent à prêter

NEIL MCQUARRIE

AUBIN E. ARSENAULT